

— En ce cas, monsieur, riposta froidement Berthe, je m'étonne que vous persistiez à revenir ici.
Elle voulut s'éloigner.
Il la retint doucement.
— Écoutez-moi... une minute seulement, une seconde.
— Qu'avez-vous à me dire?... Je suis très pressée...
Puis il faut avant tout que je vous remette votre argent.
— Vous ne voulez pas le garder ?
— Non... vous ne me devez rien...
Il prit une attitude suppliante.
— En souvenir de moi...
— A quoi bon un souvenir de vous ? Pour me rappeler que vous avez failli m'écraser ?
La jeune fille éclata de rire, mais son rire fut forcé.
Le jeune homme était devenu plus pâle.
— Vous êtes cruelle, murmura-t-il.
Il y eut quelques secondes de silence.
Tous les deux étaient sortis machinalement de la maison.
Ils se trouvaient maintenant dans la rue où les passants les regardaient et les heurtaient.
Il était huit heures.
Le soleil jouait dans les verdure de l'Élysée. Le ciel était d'un azur transparent.
L'air avait cette fraîcheur tendre des matinées d'été, qui transporte et qui grise.
Des fiacres passaient à vide, la caisse rendant un son fêlé, en quête de clients.
Les portes des boutiques s'ouvraient, et de grandes flaquas d'eau s'épalaient sur les trottoirs, versées par les garçons qui nettoyaient.
La rue s'éveillait, sortait de son sommeil, les yeux gros encore.
Ils tournèrent vers l'avenue, presque déserte à cette heure, qui longe le palais de l'Élysée...
Berthe voulait en finir tout de suite, se débarrasser de cette persécution dont elle se voyait l'objet.
Elle entama l'entretien nettement.
— Qu'espérez-vous, monsieur, en me poursuivant ainsi ?
— J'espère me faire aimer, répondit le soupirant. Je veux faire de vous ma femme.
Berthe secoua la tête.
Elle eut un sourire d'incrédulité.
— Votre femme ? tous les séducteurs commencent par faire de semblables promesses. Mais je ne m'y laisserai pas prendre.
— Je suis sincère, je vous le jure.
— En ce moment, peut-être, puis vous réfléchirez.
— C'est tout réfléchi. Depuis trois jours j'y pense. Depuis que je vous ai vue, je ne pense qu'à cela, qu'à vous. Je ne puis pas penser à autre chose. Je ne vis plus. Je vous aime et ne puis pas vivre sans vous.
Berthe était devenue sérieuse.
Depuis le commencement de l'entretien, elle avait affecté de plaisanter... Elle avait répondu en souriant.
Maintenant l'émotion commençait à la gagner aussi.
Comme il le disait, le jeune homme avait l'air absolument sincère.
Son regard était fier et loyal.
Il était si élégant, si beau !
Le cœur de la jeune fille battait violemment.
Des larmes montaient à ses yeux bleus, la suffoquaient.
Elle fit un effort pour s'arracher à cette impression, qui l'oppressait à l'étouffer.
— Votre femme ? murmura-t-elle. Pouvez-vous tenter de me le faire croire ? Tout nous sépare. Vous êtes riche et je n'ai rien. Vous appartenez sans doute à une grande famille, et je ne suis qu'une pauvre ouvrière qui n'a même pas de parents.
Il fit un geste dédaigneux.
— Que m'importe tout cela ?
— Mais vos parents ?

— Jo n'ai plus ni mon père ni ma mère. Jo n'ai plus qu'un frère aîné qui s'occupe peu de moi. Quant à la fortune, la mienne est suffisante pour nous deux.
— Nous nous connaissons d'hier, dit Berthe. C'est à peine si je sais votre nom et j'ignore d'où vous venez.
— Je suis Anglais.
— Et vous habitez la France ?
— J'étais à Paris en passant, mais votre regard m'y a fixé pour toujours.
Il y eut encore quelques minutes de silence ému.
Ils allaient et venaient sous les ormes au tronc noir, dont le feuillage léger frissonnait sous la brise.
Les oiseaux des jardins voisins chantaient à gorge déployée auprès d'eux.
Les passants les contemplaient étonnés.
Eux, ils ne voyaient et n'entendaient rien.
Ils étaient tout à leur extase, à leur amour naissant.
Berthe était oppressée comme si elle avait été précipitée tout à coup dans un endroit sans air.
Était-ce vrai, tout ce qu'il lui disait là ?...
N'était-ce pas un rêve, un rêve éblouissant qu'elle faisait, et dont le réveil serait terrible ?
Parbleu ! elle aussi l'aimerait, l'aimait déjà peut-être... Jusqu'ici elle avait fait violence à son cœur... Mais si elle avait écouté que son sentiment, toute son âme aurait volé vers lui.
Du regard elle buvait ses regards...
Sa bouche s'entr'ouvrait comme pour les respirer.
Oh ! si tout cela était vrai !
Si c'était sûr qu'elle pourrait être sa femme !
Il lui avait pris la main et la pressait, et toute sa chair tressaillait.
Elle semblait comme anéantie.
Mais, d'une secousse brusque, elle s'arracha à cette vision.
Neuf heures venaient de sonner.
— Tout ce que nous disons là, fit-elle, est bien inutile. Il est l'heure de rentrer à mon magasin, ne me retenez pas plus longtemps.
— Vous ne partirez pas sans m'avoir fait une promesse, sans m'avoir autorisé à vous revoir.
Elle essaya de se dégager.
— A quoi bon ?
— Je vous l'ai dit : je vous aime, et je n'aimerai jamais personne comme vous.
— C'est à peine si vous m'avez vue, si vous me connaissez.
— Votre vue a suffi pour changer ma vie... Que redoutez-vous ?
— Je crains que vous ne vous fassiez illusion à vous-même... et que vous ne m'oubliiez après avoir ouvert mon cœur à un amour sans espoir...
Une larme était tombée des paupières de Berthe.
Et on voyait que la jeune fille faisait des efforts violents pour contenir son agitation.
Il tressaillit.
— Vous m'aimez aussi, Berthe ! Je le sens, je le vois !
Elle ne répondit pas.
Elle n'avait plus la force de parler, de se défendre.
Elle retira sa main et s'éloigna en courant.
Ils se revirent, rarement d'abord, puis plus souvent.
Enfin, un jour, un vieux prêtre que Berthe avait été voir consentit à les unir et le mariage se fit sans le moindre éclat. Il fut ignoré de tous, surtout de la famille de Moore.
Berthe savait maintenant qui il était.
Il appartenait à une riche famille anglaise.
Il était libre... Personne ne pouvait s'opposer à son union, mais cependant, aussitôt marié, il devint tout à coup sombre et triste... Il avait des chagrins qu'il lui cachait. Il avait fait en Angleterre un voyage après lequel il était revenu plus taciturne et plus désespéré.